Numéro 15

La Plume

Février 2016

laplumedauphine.fr

DESAGREABLES
PRETENTIEUX
RALEURS
CHAUVINS
FAINEANTS
PARESSEUX
RACISTES
GREVISTES
SNOBS
RADINS
ROMANTIQUES
ARROGANTS
INFIDELES
SALES

FRENCH BASHING

Journal La Plume de Dauphine
Bisemestriel gratuit n°15
Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Directeur de publication : Charles Moulinier-Becher
Rédactrice en Chef : Lisa M

Chefs de rubriques
Pôle Actualités Dauphine : Julie Montaudouin
Pôle Décryptage économique : Vincent Galliot
Pôle Débat de société : Nathan Ben Kemoun
Pôle Culture : Mathilde Forest
Pôle Sport : Julien Da Sois
Pôle Expression libre : Nathan Ben Kemoun
Pôle International : Armelle Jouan
Bons Plans : PARIS-CI

Mise en Page : Alexia Watel, Sixtine Bigot, Lucile Piedfer, Lisa Laurence, Justine Moynat, Elodie Graziani, Julie Hounsinou

Dessins : Patrick Cohen, Manon Lescroart

Impression : Chevillon Imprimeur

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.

Les textes publiés n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de PSL Research University.
ISSN 2260-9857
Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Retrouvez nous sur *www.laplumedauphine.fr* et suivez-nous sur Twitter *@LaPlumeDauphine* !

Participez au journal en envoyant vos articles à redacteur-chef@laplumedauphine.fr

Bureau
Président : Charles Moulinier-Becher
Trésorière : Marine Saint-Faust
Rédactrice en Chef : Lisa M
Secrétaire Général : Neyl Tazi
Responsable communication : Laure Lamarque
Responsable financement : Marine Saint-Faust
Responsable pôle technique : Joseph Harari

L'équipe : Samuel Abettan, Pierre Adeikalam, Annaelle Assaraf, Nathan Ben Kemoun, Sixtine Bigot, Sami Bouhara, Juliette Broudin, Blanche Chatelon, Paul Chevret, Netaniel Cohen, Alexandre Cote, Julien Da Sois, Antoine de Béon, Stella de Feraudy, Mathilde Forest, Vincent Galliot, Diane Gamba, Valentine Gourdet, Elodie Graziani, Charles Guion de Meritens, Joseph Harari, Julie Hounsinou, Mélanie Jaouën, Armelle Jouan, Margaux Julien, Lisa Laurence, Laure Lamarque, Mathieu Le Bars, Caroline Mizon, Julie Montaudouin, Lisa M, Charles Moulinier-Becher, Justine Moynat, Olivier Pasquier-Parpaillon, Pierre-Marie Peneau, Lucile Piedfer, Laurie-Anne Riera, Pierre-Hernan Rojas, Marine Saint Faust, Hannah Schlosser, Anas Tabib, Neyl Tazi, Thomas Van Den Plas, Alexia Watel

Nous contacter : laplumedauphine@gmail.com

Nos partenaires

DAUPHINE UNIVERSITÉ PARIS

CROUS PARIS

PSL RESEARCH UNIVERSITY PARIS

Edito : Le French Bashing indissociable du French Loving

La France ne laisse pas les étrangers indifférents. Si les anglo-saxons ne cessent de nous « basher », passant au crible les maladresses et fautes politiques du gouvernement, ils n'en demeurent pas moins attirés par notre pays. Leur goût pour la moquerie va au-delà du simple plaisir mesquin ; en se jouant de nous, les étrangers témoignent de leur intérêt pour la France. D'ailleurs, au lendemain des attentats qui ont frappé la capitale le 13 novembre dernier, le monde s'est illuminé en bleu, blanc, rouge. Du Brésil à l'Australie, les monuments emblématiques de nombreux pays ont revêtu les couleurs de la France et affirmé leur soutien aux français. Des gerbes de fleurs déposées devant les ambassades, la Marseillaise entonnée aux quatre coins du monde, un hashtag #PrayforParis devenu viral sur le web, autant de messages forts qui traduisent tout l'amour que portent les étrangers pour la France.

En prenant pour cible des symboles tels que la vie festive, la musique ou le sport, les terroristes ont visé les valeurs culturelles de la France et, plus largement, des valeurs universelles. Jusqu'alors la cible des « bashers », le français est finalement devenu le héros d'un art de vivre. Ceux qui prenaient tant de plaisir à critiquer la France ont fait preuve d'une solidarité exceptionnelle, laissant le French Loving prendre le dessus du French Bashing.

Il semblerait que notre romantisme et notre impertinence, au-delà des clichés véhiculés par le French Bashing, suscitent l'admiration des anglo-saxons. A l'heure de restrictions budgétaires drastiques chez nos voisins, la France s'accroche à ses acquis et ses idéaux, avec ses 35 heures, ses cinq semaines de congés payés et un système social particulièrement généreux pour tous... de quoi susciter une certaine incompréhension parmi nos amis anglo-saxons.

Finalement, si ces stéréotypes tenaces sur notre caractère et notre mode de vie nous irritent parfois, ils nous rappellent combien au-delà des aspects négatifs, il est important de défendre les valeurs profondes qui définissent la France à l'étranger, et retrouver une certaine identité collective positive.

Lisa M,
rédactrice en chef,
DEGEAD2

Actu Dau 4
Dauphine à l'international

International 8
L'université américaine et la politique nataliste chinoise

DOSSIER 10
French bashing

Culture 14
David played the guitar et la Haute-Couture

Décryptages 16
Focus : A la croisée des extrêmes

Sport 18
Le golf : un sport ?

Débats 20
La tyrannie du buzz

Chronique littéraire 22
Where do the ducks go in the winter ?

Bons Plans 23
La page de Paris-Ci

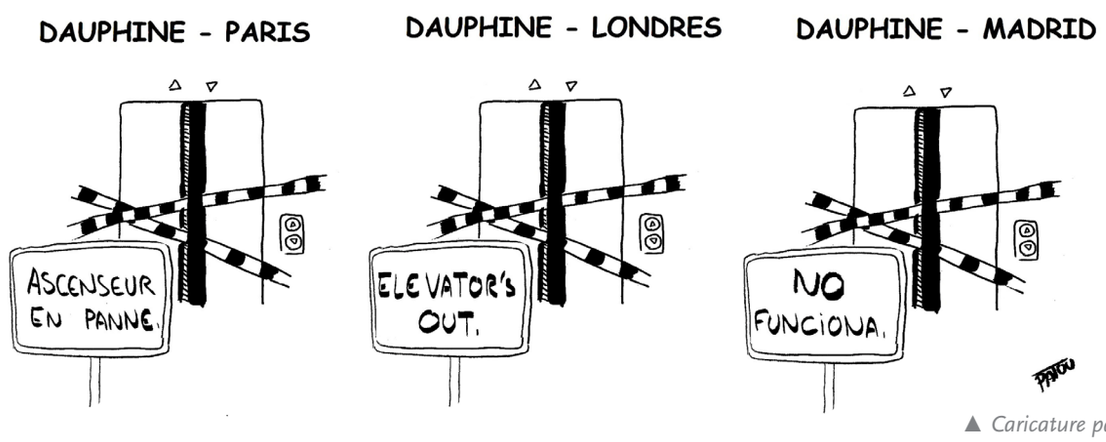
Dauphine à l'international

« Les voyages forment la jeunesse ». Cette formule, bien qu'employée des milliers de fois, n'en reste pas moins un mantra incontournable qu'un bon nombre de dauphinois suit. Ainsi, 40% d'entre eux passent au moins un semestre d'études à l'étranger via le programme Erasmus ou effectuent un stage à l'étranger pendant leur année de césure. Mais bien loin de se contenter d'envoyer des étudiants dans le monde entier, Dauphine - dont l'ouverture internationale constitue aujourd'hui l'une de ses priorités - ouvre des antennes dauphinoises à l'international. Retour sur quelques aspects de la dynamique internationale de notre université.

Julie Montaudouin (DEGEAD2)

Dauphine, la fac aux multiples campus

Dauphine vous évoque seulement la place du Maréchal de Lattre de Tassigny, le périphérique ou le terminus de la ligne 2 ? Pourtant, dans une volonté de s'ouvrir à l'international, l'université s'est aussi implantée à l'étranger. Tour d'horizon des différentes antennes dauphinoises hors de France.



▲ *Caricature par Patrick Cohen*

Dauphine Tunis, le grand frère

Premier campus international, lancé en 2009, Dauphine Tunis accueille aujourd'hui 250 étudiants. L'antenne propose deux formations en licence : Gestion et « Mathématiques et Informatique de la Décision et des Organisation » (MIDO). Au niveau master, les étudiants peuvent suivre un cursus en Finance, Actuariat ou Big Data, ou choisir d'accéder à un master parisien. Dauphine Tunis délivre un diplôme de Paris-Dauphine ainsi qu'un diplôme spécifique reconnu par le ministère tunisien de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique. Dernier aspect non négligeable, il fait bon vivre sur le campus comme en témoignent les diverses actions menées par la liste BdE « Opportunity » : organisation de soirées, rencontres culturelles, sportives, etc.

Dauphine Londres, le cadet

Non loin de Tower Bridge, en plein cœur de la capitale britannique, se trouve le second campus dauphinois. Ouvert en septembre 2014, il a accueilli en septembre dernier 85 étudiants, au sein du Global Bachelor Dauphine (GBD) équivalent du DEGEAD avec des cours dispensés uniquement en anglais. A terme, ce programme devrait réunir 120 étudiants. Ceux-ci accèdent de plein droit, à l'issue des deux ans, à une formation sur le campus français – à l'exception de la licence de droit puisque le CEJ n'existe pas sur cette antenne – ou continuent leurs études à l'international. Par ailleurs, un partenariat a été conclu entre l'University College of London (UCL) et le campus afin d'assurer les cours de langue. Les expatriés londoniens ont la possibilité de participer aux activités associatives et sportives proposées par l'UCL. Ils peuvent aussi être recrutés par des associations parisiennes ou rejoindre le Dauphine London Union (DLU), BdE local.

Dauphine Madrid, le nouveau-né

A la suite du franc succès rencontré par Dauphine Londres, la rentrée 2016 marquera le début du programme GBD Madrid. La première promotion sera constituée d'une trentaine d'étudiants qui suivront leurs cours, prodigués en anglais et en espagnol, au sein de l'International School de l'Université Carlos III de Madrid. Les étudiants pourront profiter des activités extra-scolaires de l'université madrilène, pour une immersion encore plus totale dans la culture espagnole. Les possibilités de poursuite d'études après ce programme seront les mêmes que celles offertes par le GBD Londres. Cette antenne n'a pas encore ouvert que le département LSO prépare déjà la création du GBD Mannheim (Allemagne). Affaire à suivre...

Ces programmes visent à accueillir des étudiants issus des lycées français à l'étranger. Dauphine Tunis s'adresse également aux étudiants tunisiens et les programmes GBD aux lycéens ayant un baccalauréat international ou une excellente maîtrise des langues d'enseignement. Pas de doute, ces étudiants font partie du gratin.

Justine Moynat, DEGEAD1

Un semestre formidable

Tiphaine Pham livre ses impressions à La Plume sur son premier semestre de L3 Gestion, passé à la Hong Kong University.

« La première semaine à Hong Kong a été la période de *add-drop* : tester les cours avant de les choisir. Avec seulement cinq cinq matières à sélectionner, les emplois du temps étaient très légers, mais le volume de travail après les cours compensait... Nous étions tous mélangés ; j'ai rencontré des personnes de nationalités diverses : norvégiens, indiens, allemands... En dehors des cours, on passait nos soirées à Wanchai ou à Lan Kwai Fong, l'équivalent de la Bastille ou le Mouffetard parisiens, mais en moins cher ! J'ai aussi fait plusieurs voyages : Singapour, Cambodge et Vietnam pour moins de 600 €.

Ce semestre à Hong Kong ? Incroyable ! J'ai rencontré des gens formidables, et finalement, je n'ai pas autant bossé qu'à Dauphine. Si c'était à refaire, je ne changerais rien ! »

Margaux Julien (LISS)

Duel : Dauphinoise londonienne VS parisienne

Si la journée type d'une dauphinoise commence comme à Paris - le biiip répété du réveil - les similitudes s'arrêtent là. Être à Dauphine Londres, ce n'est pas seulement boire du thé à la place du café. Dans cet article, La Plume décrypte pour toi trois différences entre vie parisienne et vie londonienne.

1. Le métro

« Métro, boulot, dodo », c'est le même refrain d'une capitale à l'autre. A deux exceptions près : les longs temps d'attente de la Circle line et les métros surchargés. Pas si mal notre vieux métro parisien !

2. L'enseignement

Au-delà des leçons intégralement données en anglais, d'autres différences apparaissent dans les méthodes d'enseignement. Conformément à la pédagogie anglo-saxonne, l'écriture d'essais à la maison est un exercice très souvent demandé. De même, la pédagogie inversée est davantage présente dans ce campus. Beaucoup de cours sont consacrés à des projets de groupe ou à des activités.

3. L'ambiance

Le campus anglais est à l'image de sa capitale : diversifié. Ce contexte favorise les soirées internationales où Malaisiens, Coréens, Dubaïotes, Tchèques « enjoy chilling together ».

Caroline Mizon, (GBD Londres, Degead 2)

Partir en Erasmus avec Dauphine : bonne ou mauvaise idée ?

S'expatrier peut être un calvaire pour certains, une évidence pour d'autres. Voici trois bonnes raisons de prendre le premier vol, et trois bonnes raisons de rester savourer nos croissants.

Trois raisons pour partir

Employabilité – Ce n'est une surprise pour personne : les employeurs valorisent les expériences à l'étranger. Pour eux, il s'agit de la garantie d'un niveau (presque) irréprochable en langue !

Découverte – Dauphine ne vous manquera pas, c'est une certitude. Partir est l'opportunité de découvrir une nouvelle culture et de développer votre sens de l'adaptation à d'autres pratiques scolaires. De plus, les témoignages montrent qu'être seul, loin de son confort habituel permet de s'ouvrir aux autres, de devenir indépendant et donc d'évoluer.

Relation – Un seul mantra pour un Erasmus : la rencontre. Ce nouveau départ est un moyen de découvrir des personnes des quatre coins du monde et de créer des relations amicales, professionnelles et qui sait, amoureuses ?

Trois raisons pour ne pas partir

Prix – La vie dans certaines capitales reste particulièrement coûteuse, sans oublier qu'il faut prévoir un forfait téléphonique, une mutuelle étrangère, un abonnement pour les transports etc. Ce départ pour l'étranger devient alors un réel investissement !

Réputation – A Dauphine, il est dit que certains Masters – notamment les plus élitistes – n'apprécient pas que leurs élèves soient partis en Erasmus. Cela est synonyme pour eux de : « fiesta y siesta ». Ils considèrent que ce temps passé à l'étranger n'a pas permis l'étude de toutes les matières. De plus, parmi les 300 universités partenaires certaines sont moins reconnues que Dauphine.

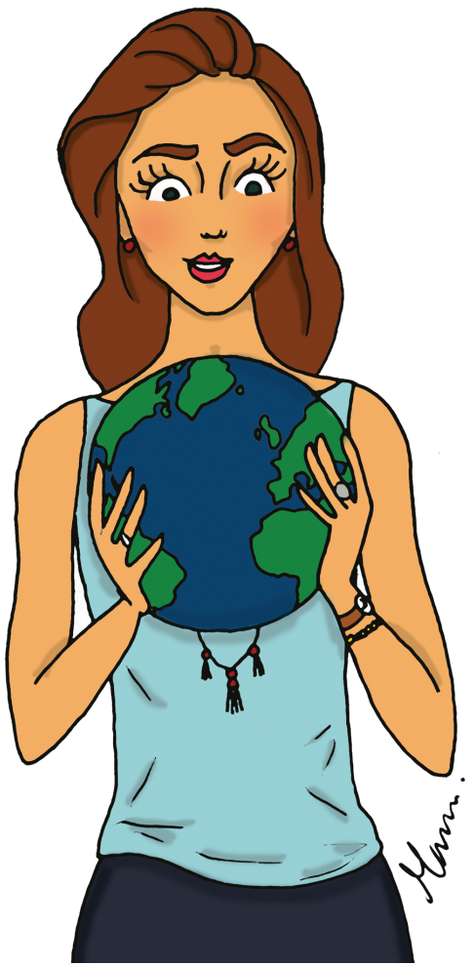
Difficulté – Les Erasmus doivent avoir la moyenne à Dauphine, et dans l'Université partenaire. En L3, même un 17 à l'étranger vous plafonnerez à 10 en France, afin de prendre en compte les décalages de niveau entre les universités. Par conséquent, valider son année ou accéder à certains Masters peut devenir un réel challenge.

Un conseil : renseignez-vous et prenez le temps d'adapter vos projets ! A Dauphine l'étranger est à portée de main.

Valentine Gourdet, L3 Gestion

Tribulations de la Dauphinoise

Partir à l'étranger est le passage obligé pour tout bon étudiant. Qui n'a jamais eu envie de devenir bilingue, découvrir d'autres cultures ou encore rencontrer des personnes venues d'une multitude d'horizons ? Pas la Dauphinoise en tout cas, qui a décidé d'enlever ses habits de parisienne pour endosser la casquette de parfaite globe-trotteuse. La Dauphinoise t'emmène avec elle dans sa conquête du monde ... ou d'une résidence Erasmus.



▲ *Illustration par Manon Lescroart*

Le premier choix : la destination

« Alors Miss Dauphinoise, tu pars où l'année prochaine en mobilité internationale ? ». Rêves de gosses plein la tête, j'imaginais des destinations telles que New York, Montréal, Londres ou encore Barcelone... Mais la réalité était bien différente. En effet, parce que j'ai décidé d'abandonner l'espagnol une fois mon bac en poche, que je n'ai pas 16/20 de moyenne en anglais, que je suis loin d'avoir obtenu 110 points au TOEFL et que je n'ai même pas passé l'IELTS, les destinations auxquelles je pouvais prétendre étaient limitées.

Bye Bye New York, bonjour la Suède. Mais restons positifs : à quoi bon se rendre dans un endroit où je n'ai pas encore l'âge légal de faire la tournée des bars ? A moi la conquête du Grand Nord !

Deuxième étape : le départ

Le temps passe très vite, et après des mois de recherche de colocs, demande de visa et autres paperasses administratives, vient l'heure du départ. C'est larme à l'œil que je quitte mon amour de Dauphine et mon 20m2 parisien. Mais avec ma valise de 30kg (oui oui, j'ai dû payer le supplément), mes Uggs et ma PJS, je n'ai pas vraiment la dégaine de la parfaite globe-trotteuse...

Hi, I'm French, nice to meet you

Arrivée au pays des grands blonds aux yeux bleus - non, non ce n'est pas qu'un cliché - je suis frappée du syndrome dit du « patriote ». Je n'ai jamais autant chanté la marseillaise (et pas seulement lors d'une soirée estudiantine arrosée), ni vanté nos bons croissants au beurre et les mille saveurs d'une piquette de Beaujolais achetée quatre euros et ramenée au fond de ma valise. C'est donc à coup de « I'm French, from Paris » que j'ai pu me faire des potes et me faire draguer par des... Français. Mon accent serait apparemment abominable et je suis la seule nana à vouloir faire la bise à tout le monde.

Les résolutions/ambitions de ce semestre

Avec mes 3h de cours quotidiennes, il fallait que je me concocte un emploi du temps d'enfer pour ne pas passer mon temps à glander devant une série en mangeant des restes de pizza. Au programme faire du sport, manger bio, devenir bilingue of course mais aussi voyager ! Un seul mantra : anéantir toutes mes économies dans des excursions dans le sud de la Norvège, au Danemark... et pourquoi pas même un week-end en Pologne.

Dans la réalité...

La résidence universitaire est le véritable QG des Erasmus. Chaque soir est prétexte à soirée où une multitude de nationalités déguste vin chilien, cidre norvégien pour finir par de la vodka (multiculturalisme oblige)... si bien qu'à la fin de la soirée peu de personnes parlent encore anglais.

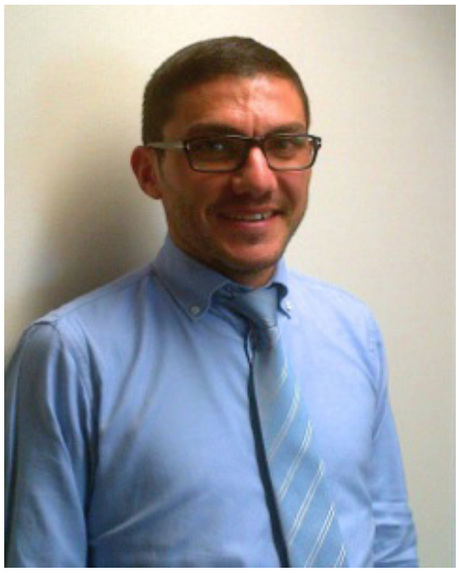
Dauphinoise même au bout du monde

Vous l'aurez compris mon premier mois en tant qu'Erasmus n'est pas vraiment comme je l'avais imaginé. Mais promis je ne perds pas mes ambitions de voyage... et de validation (on pense un peu au travail tout de même). Mais cette expérience est d'ores et déjà riche en rencontres et en dépaysement ! Je la recommande à tout dauphinois en quête d'exotisme. Mais Dauphinoise un jour, Dauphinoise toujours : promis je serai bientôt de retour...

La Dauphinoise.

Il est passé par Dauphine... Et y est resté !

Benjamin Mallo est chef de projet marketing digital chez PSA, il est également adjoint au maire du XVIIème arrondissement, enseigne l'informatique en DEGEAD et la logistique et gestion de production en L3. Pour la Plume, il revient sur son parcours aux multiples facettes.



Quel est votre parcours ?

J'ai commencé par un DEUG (L1 et L2) sciences économiques et gestion à Paris XII Créteil, à l'issue duquel j'ai postulé à Dauphine au magistère de sciences de gestion de Dominique Roux, le père de Valérie Pécresse. J'ai été transféré en deuxième année de MSG (maîtrise de sciences de gestion, équivalent du L3-M1) puis ai enchaîné avec le DESS 206 (M2), marketing et logistique, dont je suis sorti diplômé en décembre 2001. Quelques mois avant, j'ai été embauché par l'entreprise PSA Peugeot Citroën, dans laquelle je travaille toujours aujourd'hui.

En parallèle, vous enseignez aussi à Dauphine, pourquoi cumuler les deux ?

A ma sortie de Dauphine, un de mes professeurs, responsable de l'UE logistique et gestion de production m'a proposé d'enseigner cette matière. J'ai accepté parce que je pense que c'est une opportunité qui ne se refuse pas. Issu de Seine Saint-Denis, j'ai eu la chance de me voir offrir une scolarité gratuite par le directeur d'un collège-lycée privé de Vincennes. Ensuite, j'ai été boursier durant mes études supérieures. Enseigner c'est donner ; et quand on a reçu tout ça, le minimum c'est de rendre la pareille. On me demande souvent comment j'arrive à tout cumuler, mais je ne me pose pas cette question. Quand on est vraiment motivé, on trouve le temps nécessaire !

Vous êtes également adjoint au maire du XVIIème arrondissement, pourquoi la politique ?

Tout est parti d'une rencontre, j'étais au parc avec mes enfants et je suis tombé sur Brigitte Kuster, la maire du XVIIème qui était en campagne pour les législatives de 2012. Je suis rentré à la maison avec des flyers dans la poussette et l'idée de l'aider dans sa campagne, qu'elle perdra finalement. J'ai donc travaillé sur le terrain en tant que militant, puis enchaîné sur sa campagne pour les municipales de 2014. Un mois avant l'élection, qu'elle remportera dès le premier tour, Brigitte Kuster m'a reçu dans son bureau, s'est tournée vers la statue de Marianne portant l'écharpe bleu blanc rouge et m'a dit *« Tu vois l'écharpe qui est là ? Tu la porteras dans quelques semaines »*. C'est génial parce que non seulement Dauphine me permet de rendre ce que j'ai reçu au niveau éducatif, mais mon engagement politique fait de même pour mon pays, la France ayant accueilli mes parents Tunisiens dans les années 50. C'est un juste retour des choses.

Vous avez été étudiant et professeur dans la même université, est ce que vous la percevez différemment maintenant que vous y enseignez ?

Évidemment on prend un peu de recul en devenant enseignant, mais la vision ne change pas vraiment. La différence est qu'aujourd'hui je peux dire à mes étudiants *« j'ai été à votre place et je sais comment vous allez être noté, je sais ce que l'on attend de vous et à quoi cela vous servira une fois dans la vie active »*. Après, pour moi, ce qui compte vraiment c'est comment on se sent dans l'université. Si on n'est pas à l'aise dans un endroit, on n'y reste pas. Ça fait quatorze ans que je suis là et je ne suis pas prêt de partir !

Quel est, selon vous, le principal atout que vos études à Dauphine vous ont apporté ?

Je dirais le réseau, c'est vraiment important ! Vous êtes déjà en train de tisser le vôtre au sein de votre TD ou de votre association. Dans toutes les grandes entreprises françaises, on retrouve des Dauphinois. C'est un avantage crucial, aussi bien au moment du recrutement qu'une fois embauché dans l'entreprise. Vous allez découvrir que certains de vos collègues sont de Dauphine, vous passerez alors très vite du « vous » au « tu » et entre deux réunions vous vous rappellerez que *« c'était bien à l'époque »* (rires).

Est-ce que vous avez un conseil à donner aux Dauphinois ?

Je n'ai qu'un conseil à donner : ne pas se dénaturer ni à cause d'un mauvais esprit de compétition ni sous la pression. Aussi bien pendant vos études que plus tard dans la vie en entreprise, mon conseil est de rester soi-même et d'être solidaire. On peut très bien réussir tout en aidant les autres, ce n'est pas du tout incompatible. Ce que j'ai trouvé quand j'étais élève à Dauphine et que je veux retrouver chez mes étudiants aujourd'hui, c'est la cohésion.

Propos recueillis par
Blanche Chatelon, DEGEAD1

Chine : deux enfants pour tous ?

C'est une décision historique : la Chine a annoncé le 29 octobre dernier la fin de la politique de l'enfant unique, en vigueur depuis 1979. Tous les couples chinois sont désormais autorisés à avoir deux enfants.

Cette politique mise en place par Deng Xiaoping afin d'éviter la surpopulation aurait empêché plus de 400 millions de naissances sur les trente-cinq dernières années. Cette dernière a été assouplie à plusieurs reprises. Etaient déjà autorisées à avoir deux enfants les familles paysannes ayant eu une fille comme ainée, la quasi-totalité des minorités ethniques et les couples pour lesquels au moins l'un des parents est enfant unique. Son abandon marque la fin d'un processus inévitable.

Des motivations principalement économiques

Enrayer le vieillissement de la population chinoise, tel est le premier objectif de l'abolition de la politique de l'enfant unique. Près d'un tiers des Chinois auront plus de 60 ans d'ici à 2050, un chiffre particulièrement élevé qui concorde avec une baisse significative de la population en âge de travailler. Si la main d'œuvre chinoise a un jour fait sa richesse, elle risque aujourd'hui de lui porter préjudice, étant insuffisante pour maintenir sa croissance. Avec un indice de fécondité d'1,7 enfants par femme, la Chine est très loin du seuil de renouvellement des générations placé à 2,1.

Il devient également urgent de réduire le déséquilibre hommes-femmes, causé par les avortements sélectifs et les infanticides dus à une forte préférence culturelle pour les garçons. Ainsi en 2014, 116 garçons sont nés pour 100 filles, un écart significatif qui est à l'origine d'une « crise des célibataires », dangereuse car génératrice de violences (viols, enlèvements, trafic de jeunes filles...).

Une politique très controversée

Accusée d'être une source de violences inouïes, la politique de l'enfant unique est vivement critiquée depuis sa mise en place. Selon une étude récente, 55% des femmes chinoises ont avorté au moins une fois dans leur vie, une partie significative de ces avortements étant réalisés de force. En 2012, le cas de Feng Jianmel, forcée à avorter après sept mois de grossesse, avait fait scandale sur Internet après que son mari ait posté une photo de la jeune femme allongée à côté de son fœtus mort-né.

Les injustices créées par cette politique sont également pointées du doigt ; celle-ci imposait aux couples ayant un second enfant de payer une amende exorbitante. Seuls les plus riches pouvaient se permettre d'avoir plus d'un enfant. Ce sentiment d'injustice est accentué par le fait que les proches du gouvernement n'étaient pas soumis à ces règles ; l'un d'entre eux, le réalisateur Zhang Yimou, étant père de sept enfants.

Les « enfants fantômes »

Autre conséquence dramatique de la politique de l'enfant unique, la Chine compte plus de treize millions d'enfants illégaux. Ces « enfants fantômes » (« heihaizi »), dont le seul crime est d'être né en deuxième, ne sont pas reconnus par le gouvernement et doivent donc vivre cachés. A leur naissance, leurs parents ne pouvant pas payer l'amende réclamée par l'administration, ils se sont vus refuser la délivrance du « hukou », le petit livret d'identité sans lequel ils n'ont aucun droit. L'une d'entre eux, Li Xue, témoigne sur son blog de son combat acharné pour une identité, racontant qu'il lui est pour le moment impossible d'aller à l'école, de se faire soigner, d'avoir un emploi ou même de prendre le train. La fin de la politique de l'enfant unique redonne espoir à ces enfants abandonnés de pouvoir enfin mener une existence normale.

Une bonne nouvelle qui reste à relativiser

Cependant, certains accusent cette décision d'être bien trop tardive : sur les 90 millions de Chinoises supplémentaires qui pourront désormais être autorisées à avoir un second enfant, la moitié a plus de 40 ans. De plus, la charge financière que représente un deuxième enfant reste un obstacle majeur qui, s'ajoutant à une individualisation de la société, limite très largement le nombre de familles prêtes à enfanter. Enfin, comme le souligne Maya Wang, représentante de l'ONG *Human Rights Watch*, *« aussi longtemps que les quotas et le système de surveillance demeurent, les femmes ne pourront pas bénéficier de leur droit à la reproduction. »*

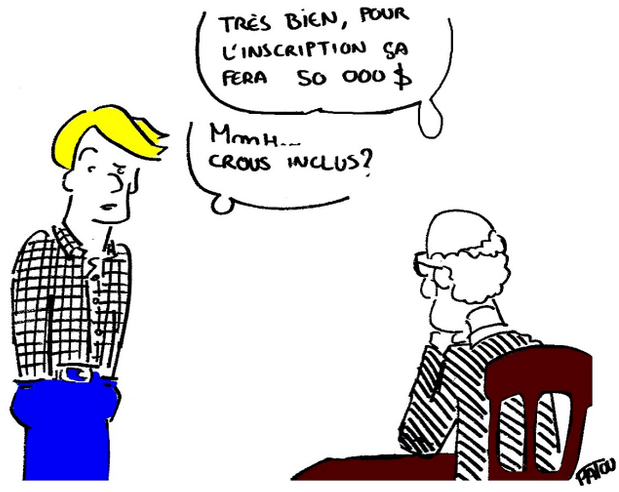
Blanche Chatelon, DEGEAD 1

Le business de l'université aux Etats-Unis

*Harvard, Princeton, Yale, Dartmouth... Les grandes universités américaines de l'*Ivy League *font rêver les étudiants du monde entier par leurs campus démesurés, leur prestige, ou encore par leur qualité d'enseignement, récompensée entre autres par le classement Shanghaï. Cependant, pour étudier une année à Harvard, il faut aussi être prêt à verser la modique somme de 50 723 dollars...*

Une inflation des frais de scolarité

Selon Forbes, les frais de scolarité ont grimpé de 440% en vingt-cinq ans, soit quatre fois plus vite que l'inflation américaine durant cette période. Cette hausse est notamment due à des coupes budgétaires dans le domaine de l'éducation. Les bourses attribuées à environ 10% des étudiants restent par conséquent insuffisantes. Trois quarts des étudiants américains souscrivent un prêt étudiant durant leur scolarité et on estime ainsi à 35 000 dollars le montant moyen de dette d'un étudiant américain. Les jeunes s'endettent et mettent des années à rembourser leurs emprunts universitaires, souvent bien après avoir été diplômés.



▲ *Caricature par Patrick Cohen*

On estime à 35 000 dollars le montant moyen de dette d'un étudiant américain

Une alternative ? Les *Income Share Agreements* (ISA) ont été introduits en 2014 et permettent à des investisseurs privés de parrainer et financer les études de futurs diplômés. Ils « parient » en quelque sorte sur un « poulain », qui remboursera en fonction de son salaire le montant investi. Mais il paraît difficilement envisageable d'étendre cette mesure, tant les investisseurs privilégient les candidats surlesquels ils seront certains d'avoir un retour sur investissement. L'enseignement supérieur est un business comme un autre...

Le marché de l'enseignement supérieur americain

Le monde universitaire est ultra compétitif aux Etats Unis : sélection rude à l'entrée après avoir les SAT « Scholastic Aptitude Test », concurrence des universités entre elles qui cherchent à être les plus performantes, les plus rentables et les plus prisées. Les universités aux Etats Unis se gèrent comme des entreprises avec à leurs têtes des anciens élèves, les « Alumnis », particulièrement attachés à la réputation de l'université. Les doyens des universités sont responsables devant les Conseils d'Administration, à l'image des chefs d'entreprise. Les professeurs sont triés sur le volet, évalués par les élèves, et félicités par exemple à Harvard par le « Derek C. Bok Award » qui récompense annuellement les cinq meilleurs professeurs. Les universités cherchent à surpasser leurs « concurrentes », en mettant en avant leurs « professeurs vedettes », comme Michael Sandel à Harvard, et en cherchant continuellement à innover pour se démarquer. Elles se construisent ainsi une image de marque, une sorte de label de qualité, à laquelle s'identifient et s'attachent les anciens élèves. Enfin, pour financer leurs projets, les universités se comportent comme des entreprises et sont constamment en quête de fonds auprès d'investisseurs.

Les universités aux Etats Unis se gèrent comme des entreprises

Financement privé et conflits d'intrêts

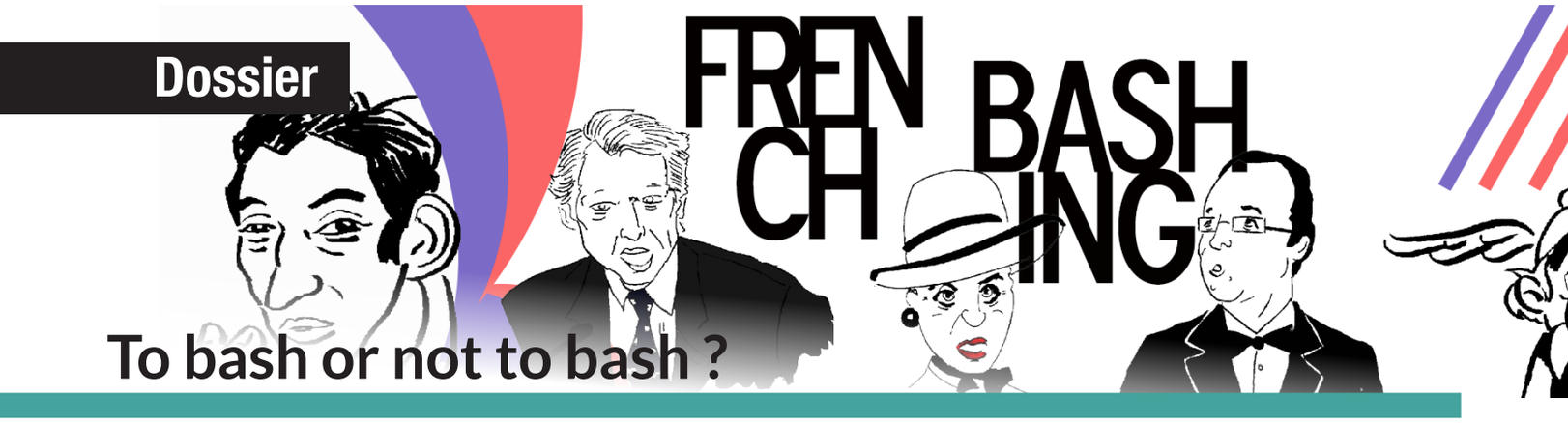
Aux Etats Unis, il existe deux tpes d'universités : publique et privée. Mais même au sein des universités publiques, le financement de l'Etat ne dépasse pas les 45%... d'où les frais d'inscription élevés, mais aussi l'importance du financement privé (investisseurs, endowments, fondations, et surtout donations des anciens élèves ...) !

Ce financement privé favorise les relations étroites entre le monde politique, le monde de l'enseignement et le monde des affaires, provoquant parfois des conflits d'intérêts. Le documentaire *Inside Job* avait ainsi pointé l'implication d'un professeur de Columbia, F. Mishkin dans la rédaction de rapports controversés sur l'économie islandaise, prônant une dérégulation de l'économie. Depuis certaines universités, comme Columbia demandent à tous leurs membres de publier leur curriculum vitae et les détails concernant leurs « outside activities ».

Un modèle transposable en France ?

Faut-il s'adapter à ce modèle américain face à une mondialisation de l'enseignement supérieur ? L'image de l'université est totalement différente en France et aux Etats Unis : en France, l'université est publique, démocratisée et a une dimension universaliste, alors qu'aux Etats Unis, elle revendique son élitisme. Cependant, depuis quelques années, on observe une « américanisation » de certaines facs (comme Dauphine !) ou écoles de commerce, qui développent des réseaux Alumnis, des cours exclusivement en ligne (les fameux MOOCs), ou encore qui cherchent à se détacher du financement public ...

Armelle Jouan, DEGEAD 2



To bash or not to bash ?

Ils sont nos fidèles alliés, nos voisins, nos camarades européens, et pourtant, c'est souvent d'eux que naissent les premières critiques : le Royaume-Uni apparaît aujourd'hui comme l'un des pionniers lorsqu'il s'agit de French Bashing. Si ce phénomène a sans conteste des explications idéologiques et culturelles, il a probablement aussi des dimensions plus affectuelles.

Bien qu'amis, la France et le Royaume-Uni sont aussi concurrents : il est évident qu'il demeure toujours une certaine rivalité, avec forcément des raisons historiques. D'ailleurs, pour Peter S., un jeune britannique maintenant installé en France, « *parfois, la France est un peu vue comme le pays qui cherche constamment à tout faire pour nous contrarier* ». Invasions, aide aux États-Unis pour leur indépendance, mais également plus tard aux Irlandais, il est vrai que nos alliés d'aujourd'hui ont souvent été nos ennemis d'hier. « P*our moi, l'élément de French Bashing qui est le plus omniprésent au Royaume-Uni, c'est la vision d'une France très à gauche, presque anticapitaliste. Bien que ce projet ait été abandonné, la taxation à 75% des grandes fortunes a énormément choqué, et c'est quelque chose qui reste dans l'imaginaire collectif* ».

Il est incontestable que la France et le Royaume-Uni ont de sérieuses divergences idéologiques, et que sur ce point, il y a bien plus qu'une mer qui nous sépare. Économiquement, le Royaume-Uni, c'est la City, du libéralisme à revendre, face à une France vue comme toujours en grève à la moindre manœuvre gouvernementale pour adapter le pays à la mondialisation. De même, il y a une tendance récurrente à voir le débat européen systématiquement déchiré entre les positions britanniques et françaises. Du veto de De Gaulle contre l'entrée du Royaume-Uni dans l'Union Européenne aux différends sur la question migratoire, en passant par les désaccords sur la politique agricole commune, les disparités entre nos deux pays ne font aucun doute.

On pourrait aussi se demander si ces critiques ne seraient pas potentiellement un moyen de se remonter le moral en ces temps de crise économique. En effet, mettre en exergue ce qui ne va pas ailleurs, voire l'accuser, ça fait du bien, ça rassure, ça fait oublier pendant un temps ses propres problèmes. Ainsi, peut-être que le French Bashing n'est pas une fin en lui-même, mais un moyen médiatique de focaliser l'attention britannique sur autre chose dans une situation socio-économique peu prospère.

Mais, si plus qu'une origine britannique, le French Bashing avait en fait, plus généralement, des racines anglo-saxonnes ? Il suffit de jeter un coup d'œil dans les médias américains pour s'en convaincre : le Français y est régulièrement présenté comme lâche, peureux et ayant la mémoire trop courte vis à vis des ses libérateurs de 1944. Par exemple, lorsqu'en 2003 la France s'oppose catégoriquement à la guerre en Irak, les critiques fusent, allant de simples reproches sur le refus de l'engagement français jusqu'à des propos plus violents, comme l'écrit Steve Dunleavy dans le New York Post : « Ils se cachent. Et proclament : "vivent les mauviettes !" ».

Ainsi, sur le plan du French Bashing, il semblerait que nos meilleurs amis soient également nos meilleurs ennemis. Pourtant, chers compères de langue Shakespearienne, nous vous avons pardonné Jeanne d'Arc pour les uns, prêté La Fayette pour les autres ; tâchez de ne pas l'oublier !

Elodie Graziani, DEGEAD 1

Le Soft-Power n'est pas toujours doux avec la France ! Les Ricains s'amusent de nous, de l'image du Français et de nos manières, du « Royal With Cheese » et du « Le Big Mac ». Mais c'est bon enfant, au fond ils nous aiment bien.

Ils aiment tourner dans l'Hexagone et mettre les clichés en valeur, vous connaissez bien la chanson : la France c'est Paris, la ville de la séduction, des bouffeurs de fromage et des buveurs de vin ! Une France où les Américains viennent souvent jouer aux héros, pour sauver le pays, pour sauver le monde, menacés par un vilain personnage. Le méchant, parlons-en. Pour casser les codes dans un bon film d'action, ils optent pour un peu de chic et d'extravagance avec un Français. On garde cette image de gentleman cambrioleur. Ce méchant, de nombreux Français l'incarnent : Mathieu Amalric dans Quantum of Solace, Vincent Cassel dans Ocean's Twelve (« François Toulour », c'est beau).

Neyl Tazi

Raisons pour lesquelles il est bon de dénigrer le Français

▲ *Dessin de Patrick Cohen, M2 Mathématiques Appliquées*

S'il est un sport qui rassemble dans les pays anglo-saxons, c'est bien le French Bashing. Vous souhaitez à votre tour vous y mettre mais ne savez pas quoi reprocher ? Pas de panique, voici le portrait-robot du Français et de ses nombreux défauts.

Le Français est fainéant.

Avec ses 25 jours de congé annuels, ses onze jours fériés et, en moyenne, ses neuf RTT, il est perpétuellement en vacances. Ces chiffres sont à comparer au petit mois de congé de ses homologues britanniques et aux 24 jours offerts aux Américains. De plus, au Royaume-Uni, il est fréquent de travailler aux alentours de 38 heures par semaine et de faire plus de 40 heures hebdomadaires aux Etats-Unis. Le Français, ne reculant devant rien, plafonne à 35 heures.

Le Français est arrogant.

S'étant positionné dans le camp des vainqueurs à la suite de la Seconde Guerre mondiale, le peuple français a pourtant été libéré par des soldats américains. Il fait d'ailleurs preuve d'un entêtement terrible dans sa volonté d'indépendance vis-à-vis de la puissance étasunienne comme en témoignent les politiques diplomatiques mises en place sous Charles de Gaulle et Jacques Chirac. Enfin, le Français n'a de cesse de donner des leçons aux Américains : rappelez-vous de 2003 et du discours de Dominique de Villepin à l'ONU. N'est-il pas, finalement, tout simplement nostalgique d'une gloire un peu passée qu'il souhaiterait raviver ?

Le Français n'est pas accueillant.

Toujours en grève, jamais le sourire et un piètre niveau en langues étrangères, c'est ce qui le décrit le mieux. Paris, où sévissent de nombreux pick-pockets détroussant principalement les étrangers, est aussi vue comme la ville la plus impolie du monde par les utilisateurs du site TripAdvisor. Paradoxal quand on sait que la France est la première destination touristique mondiale...

Le Français est dépensier.

Le système social français couvrant les risques sociaux induits par les maladies, la vieillesse, les accidents et la constitution d'une famille a un budget qui constitue plus de 20 % du PIB. Cette part, déjà importante, va en croissant : le vieillissement de la population, l'augmentation de la consommation de consultations médicales et l'augmentation du chômage accroissent les dépenses de la Sécurité sociale. Aujourd'hui, l'organisme de protection sociale a un déficit de treize milliards d'euros. Le Français lambda et la Sécurité sociale sont tout bonnement incapables de gérer leur argent, si bien que le système s'en trouve menacé.

En espérant avoir pu vous aider dans votre recherche d'arguments, voici un dernier petit conseil : n'oubliez pas que, si en France les autoroutes ne sont pas éclairées, c'est parce que les Français se prennent pour des lumières.

Page par Justine Moynat

Trois questions à une spécialiste : Géraldine Chouard

Afin de mieux saisir les enjeux du French Bashing, La Plume a interviewé Géraldine Chouard, professeure d'études anglophones à Dauphine.

Le French Bashing n'est-il qu'une critique artificielle des médias ou bien reflète-t-il un sentiment profond vis-à-vis des Français?

Le French Bashing est une pratique courante, d'intensité variable, allant de la critique féroce à la raillerie moqueuse. La France est en fait aujourd'hui plutôt bien vue aux Etats-Unis (70 % d'opinions favorables), remise du déferlement francophobe qui avait suivi l'opposition de Chirac à l'intervention américaine en Irak en 2003 et, plus récemment, le scandale politico-sexuel autour de DSK en 2011.

Selon vous, que faudrait-il faire pour redorer le blason de la France et limiter le French Bashing ?

Pour limiter le French Bashing, il faudrait d'abord limiter l'« auto French Bashing », une dépréciation de soi et de l'Hexagone devenue assez « tendance ».

Il est aussi sans doute utile de résister à certains clichés qui, sous couvert de divertissement (calvaire contemporain), nuisent à l'image de la France. « Bienvenue chez les Ch'tis » (Dany Boon, 2008), par exemple, est une catastrophe nationale.

A l'instar du French Bashing, peut-on parler d'English Bashing ou d'American Bashing ?

Certainement. L'English Bashing tourne souvent autour du détachement, voire de la suffisance britannique, dans le prolongement de l'insularité du pays, ce que la question de la sortie de Grande-Bretagne de l'Union européenne a bien sûr réactualisé.

L'anti-américanisme est complexe : souvent lié à la politique « impérialiste » des Etats-Unis, il porte globalement sur les risques de l'envahissement culturel américain.

François Hollande, le dernier de la classe

« Pépère est-il à la hauteur ? », « On arrête les bêtises ? », « l'hypnotiseur », bien que les journalistes français s'en soient donnés à cœur joie dans leurs Unes, ce ne sont plus les seuls à taper sur les doigts de François Hollande. D'autres pays et certains collectifs de dénigrement tels que « Hollande démission » s'y sont mis aussi.

Depuis 2012, notre vilain petit canard est la risée de tous dans la cour d'école politique. Janine di Giovanni, une américaine ayant résidé à Londres, puis Paris, a publié dans Newsweek, en 2014, une vive critique de notre système politique et économique. Elle met en cause notamment « l'Etat nounou », un coût de la vie « astronomique », des impôts exorbitants – même pour une anglaise, ou encore une « nation nombriliste ». La faute à qui ? : François Hollande. Celui-ci subit également les moqueries de ses camarades anglais suite au clash « City AM ». Jacob Rees-Mogg, député conservateur, a par exemple décrit l'article « 10 points sur lesquels City A.M s'est trompé sur la France » de l'ambassade française comme « assez excentrique » et « faisant preuve de peu de dignité pour une mission étrangère ». La réaction de l'Etat français serait, pour lui, d'une « hypersensibilité inappropriée » compte tenu de l'évolution du PIB, la surtaxation des citoyens, etc.

Le phénomène ne traverse pas seulement la manche, le journal néerlandais Volkskrant avait, en 2014, publié une série de photos de personnalités, généralement reçues à l'Elysée, ignorant la main tendue de notre président français. *Merci pour ce moment*, le livre de l'ex-femme du président, Valérie Trierweiler, a eu beaucoup d'échos hors frontières. Une occasion de plus pour qu'un député britannique se joue du président : « François Hollande semble gérer ses affaires financières aussi bien que ses affaires personnelles ». L'histoire entre Julie Gayet et François Hollande a amusé le monde, les journaux allemands titraient « Oh là là ! », les anglais s'inquiétaient de la crédibilité et à la pertinence de la politique du président, tandis que les espagnols ne s'intéressaient plus qu'à la nouvelle première dame de France.

Les trois premières années du mandat de François Hollande ne furent pas de tout repos. Toutefois, début 2015, nous découvrons un revirement de situation. La popularité de notre président remonte. Au baromètre de Paris Match on constate une hausse de 21 points. Les intellectuels et journalistes, tels que Thomas Guénolé (politologue) s'accordent à dire que ce regain de notoriété est dû à son image de « chef de guerre » post attentat, toutefois ils émettent des réticences quant à la durabilité du phénomène. Alors qu'en sera-t-il de 2016 ?

Valentine Gourdet
L3 Gestion

Les Français à la Une

The Economist, hebdomadaire ouvertement libéral qui se distingue par « son sens de la modération », a été désigné en 2013 par Arnaud Montebourg comme le spécialiste du French Bashing, avec pas moins de 7 Unes ouvertement critiques à l'égard de l'économie française. En effet, la presse anglo-saxonne figure aujourd'hui comme l'exemple le plus pur du métissage retrouvé entre vieux clichés sur les français et attaques d'ordre économique, éternisant le mythe d'une France uniformément gréviste, où l'investisseur est constamment vu d'un mauvais œil. Ils sont désormais bien loin les temps où la France rayonnait par sa culture, ces temps où « Paris était une fête » à laquelle venaient danser Hemingway et Fitzgerald. Dans une tribune parue récemment dans le magazine américain Vanity Fair, titrée « Liberté! Égalité! Fatigué! », la culture française est désignée comme en déclin et « aurait perdu de son panache, son je ne sais quoi ». Déjà en 2007, Donald Morrison lançait un pavé dans la mare avec l'article « La mort de la culture française », paru dans le Time. En novembre 2013, Thomas Chatterton Williams récriminait dans le New York Times la perte de l'identité de Paris et notamment de Pigalle. Les articles et unes critiques à l'égard du pays sont désormais légion, ce qui tend à imposer le « French Bashing » comme une norme pour la presse anglo-saxonne. Un phénomène récurrent mais amplifié depuis quelques années, qui mêle moqueries et jalousie inavouable. Si bien qu'en Grande-Bretagne, tout comme aux Etats-Unis on semble s'ancrer dans une forme de dénigrement de tout ce qui incombe à la France.

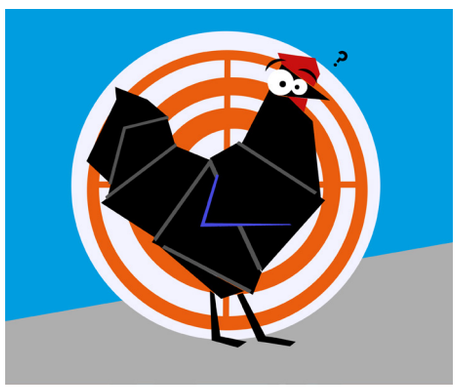
Mathieu Lebars

Cocorico, relativisons le French Bashing !

Outre Manche et outre Atlantique, dénigrer le voisin français est un sport national. Se moquer des français, c'est facile mais est-ce tout à fait légitime ?

Bien que l'idée d'une France en déclin qui a perdu ce « je ne sais quoi » soit très répandue en cette période de crises, des espoirs persistent car la France reste sur le devant de la scène économique mondiale. Le modèle ultralibéral anglo-saxon ne s'impose pas partout, la France résiste, elle qui laisse une grande place à l'Etat dans l'économie, et a un système de protection sociale unique au monde. Relativisons les joutes journalistiques : la plupart des attaques envers notre système proviennent de la partie la plus néolibérale de la presse anglo-saxonne. Il s'agit plus d'une taquinerie affectueuse envers le vieil ami français. La fascination ancienne semble aujourd'hui plus vivace lorsqu'elle se complète par le renouveau de la production intellectuelle française et la dynamique d'innovation qui irrigue le pays. Ainsi, qui n'a pas entendu parler de l'accueil triomphal accordé à Thomas Piketty et son livre Le Capital au XXIe siècle outre Atlantique ?

Les chiffres prouvent que la France fait partie des terres d'accueil privilégiées des investisseurs. Un rapport de l'AFII plaçait la France au 3e rang européen en 2014, et au 1er rang dans le domaine industriel ; 65% des investisseurs étrangers considèrent la France attractive grâce à ses atouts : qualité des infrastructures de communication, de transport et logistique, formation. En termes de créativité et d'innovation, la French Tech est toujours bien représentée au CES de Las Vegas consacré à l'innovation technologique en électronique grand public. Business France, créée pour accompagner le développement international des entreprises et renforcer l'attractivité de la France, pilote une campagne « Créative France » mettant en avant la créativité et le savoir-faire français non négligeables dans de nombreux domaines.



En février 2014 le chef de l'Etat a présidé le Conseil stratégique de l'attractivité, réunissant ainsi une trentaine de dirigeants d'entreprises internationales. Rendre la France plus attractive aux yeux de monde est une orientation du Gouvernement français. Par ailleurs, le pays s'investit dans l'organisation d'évènements mondiaux, comme la COP21 fin 2015, qui fut l'occasion de mettre en avant les talents français dans le domaine de l'innovation en termes de développement durable, d'urbanisme et des réseaux intelligents. Une marque soutenue par Bercy, Vivapolis a su montrer l'excellence française dans le domaine de la ville durable.

La France a du potentiel. Nos capacités d'invention et d'ingénierie dans le domaine industriel ont produit des succès comme Arianespace ou Airbus qui durent grâce à notre alliance avec d'autres pays européens. Pessimistes les français ? Pas toujours. Selon Robin Rivaton (auteur de La France est prête) une révolution culturelle est en marche, mais reste ignorée : les français sont ouverts au monde et à l'entreprenariat. Nous serions 17% à vouloir créer une entreprise.

Hannah Schlosser
DEGEAD1

Du pessimisme à la fierté

Un institut de sondage américain (Pew Research Center) a publié en 2014 une enquête sur le rapport à l'avenir des pays émergents et des pays développés. Il en ressort logiquement que plus les pays ont un taux de croissance élevé, plus leur niveau d'optimisme est important. Néanmoins, cette logique s'inverse dans les économies développées, particulièrement en France, où 86% des gens pensent que les enfants d'aujourd'hui auront un niveau de vie inférieur à celui de leurs parents : ceci est le record absolu tous pays confondus. A en croire les sondages, la vie des français est rythmée par le défaitisme et l'autocritique, du pain béni pour les « bashers » étrangers.

En effet, si les Français eux-mêmes sont incapables de voir les points positifs de leur propre pays, peut-on reprocher aux médias étrangers d'en faire autant ? La fierté française criera un non unanime. Il est vrai que les Français ont tendance à voir la vie plus noire qu'elle n'est. Ils n'ont pas confiance en leurs représentants politiques, incapables d'arranger la situation économique morose. Le gouvernement est désapprouvé, l'opposition morcelée : 67% des personnes interrogées n'ont confiance ni dans la droite ni dans la gauche pour gouverner (Baromètre de la politique française réalisé par l'Ifop). Historiquement, ce pessimisme a été expliqué par le fait que depuis la défaite de 1940, la France a été en déclin : elle a perdu son empire colonial, de sa grandeur et n'est plus le leadeur mondial qu'elle a été par le passé.

Après les attentats du 13 novembre 2015 qui ciblaient Paris, les Français ont su se montrer unis face à l'adversité, malgré la terreur ressentie lors de ces attaques. Cette unité avait commencé lors du rassemblement du 11 janvier, qui a montré un nouveau souffle de force et de fierté. De nombreux Français ont marché pour montrer l'importance qu'ont la liberté et la fraternité, telle la marche de la Libération. Les pays étrangers ont suivi cet engouement et soutenu la France dans cette période difficile, et sont passés de french bashing à french loving : la Marseillaise entamée avant les matchs de basket en NBA, couleurs de la France projetées sur les monuments à l'étranger... Le New York Time a écrit « qu'aucun pays sur terre n'a de meilleure définition de la vie que les Français. ».Soyons fiers de nous, soyons fiers d'être Français, et le monde suivra ?

Marine Saint-Faust, Degead 2

David played guitar

S'il est une icône incontestable du rock et de la pop culture que même ses (peu nombreux) détracteurs admettent comme telle, c'est bien David Jones AKA David Bowie. Après un ultime album sorti le 8 janvier 2016, il s'est éteint à l'âge de 69 ans le 10 janvier.

Quel artiste plus que tout autre a su convaincre systématiquement malgré pléthore d'avatars différents ? Bowie a produit 25 albums studio qui, s'ils ne sont pas tous « légendaires », ont tous marqué leur temps. Source d'inspiration pour la plupart des musiciens depuis les années 1970, il a visité successivement tous les styles de la musique contemporaine de la folk un peu psychédélique des 60s à un « art rock » teinté de jazz sur Blackstar en 2016, en passant par le rock'n'roll de Ziggy Stardust, la plastic soul du Thin White Duke, la pop des 80s qui se teintera même d'electro... Chaque nouvel album a été une nouvelle prise de risque et ce, quel que fut le statut que lui laissait le précédent. Blackstar, faisant office d'album-testament, est d'ailleurs à bien des titres la quintessence de cette démarche : sa noirceur et sa musique hors du temps en font un objet presque inclassable et accouchent du tout dernier personnage de Bowie, Lazarus. Le musicien britannique devient immortel, tel Lazare de Béthanie, ressuscité quatre jours après sa mort par Jésus dans le Nouveau Testament.

Qu'est-ce qui fait un grand artiste ? De grandes chansons ? Une vie légendaire ? Son mystère ? Un comportement exemplaire ? Ses échecs magnifiques ? Ses excès ? Sa finesse, son talent ? Son atemporalité ? Sa capacité à se réinventer ? Sa beauté (artistique, physique...) ? Ce n'est certainement pas David Bowie qui permettra de répondre à cette question : il incarne tout cela à la fois. De nombreuses, très nombreuses personnes, pourtant pas du genre à s'émouvoir plus que mesure n'exige du décès d'une « célébrité », se sont retrouvées à verser leur larme à l'annonce de son décès. Ce n'est pas un hasard : Bowie, pour ceux qui y ont prêté attention, touchait au cœur. Homme cent-visages, sa propre personne trouvait écho en chacun d'entre nous.

Inscrit dans l'Histoire dès le début, il finira sa vie d'alien tombé sur Terre de manière tout aussi transcendante et avant-gardiste qu'il a pu la mener, en annonçant sa propre mort deux jours auparavant. Il avait dit dans les années 2000 qu'il souhaitait « comme d'autres musiciens », continuer jusqu'à sa mort : il aura fait plus, restant bien vivant et ce même enterré.

Charles Moulinier

The Affair, une réflexion sur les genres

L'année 2015 fut florissante pour la série The Affair, doublement récompensée par les Golden Globes dans les catégories "meilleure série" et "meilleure actrice dramatique". Assidûment suivie par environ 700 000 téléspectateurs aux Etats-Unis, le public s'est attaché aux personnages et à l'intrigue dont la force est sans doute la réflexion qu'elle suscite au sujet de l'égalité hommes-femmes.

A travers cette série, nous voyons différemment un homme qui trompe son épouse et une femme qui trompe son mari. The Affair, c'est l'histoire du coup de foudre de Noah (Dominic West) et Alison (Ruth Wilson) respectivement mariés à Helen et à Cole. Noah, un écrivain méconnu du grand public, et Alison, une charmante serveuse, vont débuter une relation adultérine qui détruira leur vie de famille et les mêlera à une affaire de meurtre. L'originalité de cette série se trouve dans la manière dont elle est tournée. En fait, chaque épisode de la saison 1 est scindé en deux parties : le point de vue de Noah d'abord, puis celui d'Alison. Bien qu'il s'agisse de la même histoire, nous découvrons deux versions bien opposées des faits sans jamais savoir qui ment et qui raconte la vérité. Cette subjectivité laisse aux téléspectateurs le loisir de forger leur propre opinion. Cette dernière est souvent guidée par des préjugés bâtis sur l'opposition des genres. En effet, même si la société tend vers une égalité entre les deux sexes, la transformation des mœurs est lente, très lente. Nous continuons donc d'affecter inconsciemment certains attributs sociaux aux individus en fonction de leur genre. C'est en ce sens que Noah apparait comme un menteur ou un homme succombant à ses désirs tandis qu'Alison, détruite mentalement par la mort de son jeune fils, est vue comme une femme facile.

Les avis auraient-ils été les mêmes si le sens du jugement n'était pas altéré par l'image pré-dessinée de la femme et de l'homme ? Succomber à la tromperie s'explique-t-il uniquement par ces deux raisons intrinsèquement liées au genre ? En éliminant toute subjectivité nous découvrons des individus tout bonnement sexuellement attirés et nous savourons entièrement le scénario palpitant de la série.

Valentine Gourdet

La Haute-Couture créatrice de tendances

Les pièces uniques portées par des mannequins filiformes sur les podiums vous paraissent importables, pourtant, vous oubliez que votre garde-robe entière en est l'aboutissement. Tout a été pensé par les plus grands stylistes actuels : de votre body en dentelle, le plus rétro des sous-vêtements à l'honneur cet hiver, à votre manteau en tweed gris souris, en passant évidemment par les pulls cocooning aux formes géométriques qui donnent le tournis.

Les doux manteaux faits de fourrure aux tons nudes par exemple, aperçus dans les vitrines de toutes les grandes enseignes de prêt-à-porter féminin et sur vos épaules, trouvent certainement leur inspiration dans les modèles de Kenzo, Fendi ou encore Louis Vuitton. Côté couleurs, c'est la même chose, les défilés automne-hiver 2015-2016 aux Fashion Weeks de New York, Londres, Milan et Paris ont apporté dans vos placards : le bordeaux marsala (Paul Smith, Calvin Klein), le bleu saphir (Carven), le jaune safran (Céline) ou encore le vert olive (Michael Kors).

Néanmoins, avant d'arriver sur vos étagères, ces créations ont été sélectionnées par de célèbres magazines de mode. D'ailleurs, le pouvoir de ces derniers sur votre univers vestimentaire est bien plus important que celui dont disposent les créateurs. Ce sont « Vogue » et ses concurrents qui mettent en avant quelques artistes du chiffon et laissent les autres dans l'oubli. Après chaque nouvelle collection et chaque défilé, les journalistes décortiquent d'un œil avisé l'œuvre de nombreux mois de dur labeur afin de déceler les vêtements que vous porterez la saison prochaine. Les tendances créent une dynamique au sein de l'industrie de la mode en jouant un rôle crucial aussi bien auprès des clients que des maitres du style. Elles suscitent, d'une part, le désir irrépressible d'acheter de nouvelles pièces pour se renouveler et d'autre part, elles imposent de créer la surprise et d'offrir des idées neuves.

Même les plus réfractaires à la mode, comme Andrea, l'assistante de la tyrannique Miranda Priestly, rédactrice en chef du magazine de mode « Runway » dans *Le Diable s'habille en Prada*, ne pourront échapper à son emprise : « En 2002, Oscar de la Renta a créé une collection de robes bleu céruléen (...). Ensuite, le bleu céruléen est vite apparu dans les collections de huit différents stylistes, puis la tendance a influencé la plupart des grands magasins, et enfin elle s'est répandue dans les boutiques bon marché (...). Vous portez un vêtement qui a été choisi pour vous par les personnes qui se trouvent dans ce bureau au beau milieu d'un tas de fringues. ».

L'univers de la mode est, tout de suite, moins une échappatoire permettant de nous inventer une personnalité sans cesse nouvelle que ce qu'on peut nous laisser croire. La tendance détruit l'imagination : nos comportements vestimentaires s'harmonisent et se ressemblent jusqu'à l'identique. Et, c'est d'un œil lassé que nous voyons défiler des centaines de personnes, dans le métro, à Dauphine, vêtues, sans surprise, des mêmes vêtements aux tons ternis par l'habitude.

Margaux Julien, L3 LISS

Focus : à la croisée

FN, Femen, Greenpeace... Quels points communs entre ces différents mouvements sinon leur caractère extrême, le rejet de l'ordre établi et une volonté permanente de se faire remarquer ? La Plume a décrypté pour toi ce qui forge l'extrême, quelle qu'en soit sa forme !

Vincent Galliot, Magistère de Gestion

Les Extrêmes : si loin, si proches

Les extrêmes, comme groupes d'individus organisés, sont par définition aux antipodes de la bien-pensance et font tout pour apparaître distincts des autres partis politiques et organisations de la société civile. Sans contester leurs différences majeures dans le fond – on ne pourrait dire que le Nouveau Parti Anticapitaliste partage les mêmes idées et valeurs que le Front National par exemple – il apparaît intéressant de souligner leurs points communs dans leur mode de fonctionnement et de légitimation de leur pensée et action. Alors que le spectre des extrêmes est très large d'un point de vue idéologique, il est possible de faire apparaître trois caractéristiques communes : la radicalité de la pensée, le « chef » charismatique et le mode de communication.

Une idéologie radicale

L'idéologie radicale peut se définir par opposition à une pensée plus nuancée et moins clivante, cherchant à opérer des ruptures par rapport aux opinions courantes. Dans notre raisonnement, le radicalisme consiste en une critique de l'ordre existant, qu'il soit apparenté aux institutions politiques ou aux différents modes de pensée.

Le rejet de l'autre « différent » ou encore la sortie de la zone euro couplée à une fermeture des frontières sont des positions de rupture que le Front National (FN) assume. L'exemple de Greenpeace illustre aussi cette radicalité dans l'idéologie : un mode de vie et de consommation strict auquel une large majorité de la population n'est pas prête à se conformer. Dans ces deux cas, la pensée clive les individus et les oblige à se positionner.

Des leaders très charismatiques

Au sein de tout groupe qualifié d' « extrême », la figure charismatique est la figure de proue du mouvement. Dans certains cas, c'est l'hyper-personnalisation d'un parti ou d'un groupe autour de la figure d'un chef qui fait office de clef de voûte de l'organisation. Dans d'autres cas, le charisme est la faveur attachée à un acte ou un groupe d'individus engagés. Dès lors, le charisme prophétique, selon la terminologie de Max Weber, caractérisé par la qualité extraordinaire d'un personnage et par la reconnaissance de ses suiveurs, n'est pas incompatible avec le charisme de fonction, impersonnel, renvoyant à une qualité accordée par une institution, typiquement dans le domaine des ONG comme Greenpeace.

Marine Le Pen (MLP) incarne parfaitement ce qu'est le charisme prophétique. Comme l'analysait le quotidien Libération en octobre 2013, MLP bénéficie de ce don inné : « *Là où elle est, sur une estrade, dans la rue, dans un studio, elle s'impose, elle domine, elle intimide, elle incarne une force mystérieuse et redoutable* ». C'est en partie ce qui explique sa victoire contre Bruno Gollnisch lors de la succession à la tête du FN en 2011. Pourtant, fort de 27 ans d'engagement au sein du parti et de multiples mandats électoraux, il était bien plus légitime que MLP pour le diriger ; ce qui lui a manqué, outre le nom de Le Pen, c'est cette capacité d'inspirer et de contrôler les foules.

Une communication choc

Quel que soit la teneur du discours radical et de la figure charismatique qui le porte, le mode de communication est primordial. En effet, le répertoire d'action désigne l'ensemble des types d'intervention auxquels les acteurs peuvent avoir recours pour se rentre audibles dans l'espace public. Ces moyens d'action mis à la disposition des groupes contestataires, soutenant le discours radical tel que nous l'avons défini précédemment, comprennent tout autant les manifestations et grèves en passant par les *sit-in* ou les *boycotts*. Le mode d'action sert le discours radical car ils sont tous les deux vus comme perturbateurs de l'ordre établi, que ce soit dans l'ordre public ou la pensée, et s'avère d'autant plus spectaculaire que les figures charismatiques sont en première ligne.

S'il y a un exemple qui illustre parfaitement ces actions de communication des nouveaux mouvements sociaux, c'est indubitablement celui des Femen. En effet, lors de leur irruption à la « Manif pour tous », elles avaient « gazé » des enfants dans des poussettes à l'aide de faux gaz, provoquant ainsi la panique. Un parallèle assez clair peut être fait avec la communication d'Act Up, un mouvement de lutte contre le sida qui s'est illustré dans les années 1990 par un ensemble d'actions chocs. Ils n'hésitaient pas notamment à mimer des corps morts ou à asperger les gens avec des liquides semblables à du sang. Notons que certaines organisations extrêmes, comme le FN, évitent aujourd'hui des modes de communication trop provocateurs, incompatibles avec la conquête du pouvoir. Mais, quand le parti était aux mains de Jean-Marie Le Pen, qui ne recherchait pas réellement le pouvoir, la communication était alors bien différente ; on se souviendra longtemps de ses nombreux dérapages...

Vincent Galliot, Magistère de Gestion, et Pierre-Hernan Rojas, Doctorant en Economie

des extrêmes

Greenpeace, pas si « peace » que ça ?

A l'origine, c'est un groupe de militants pacifistes et écologistes qui décident en 1971 d'embarquer à bord d'un chalutier pour empêcher les essais nucléaires des Etats-Unis en Alaska en se plaçant au centre de la zone d'essai. Désormais, Greenpeace est une géante ONG établie dans plus de 40 pays différents et qui génère un revenu annuel de 368 millions de dollars.

Elle est capable de mener à bien des actions spectaculaires fortement médiatisées sous la forme d'une confrontation physique, non-violente, créant un rapport de force avec les décideurs, comme en 1995 lors de l'occupation de la plate-forme pétrolière Brent Spar en mer du Nord. Parfois, elles sont illégales, comme début 2014 lorsque 47 militants sont entrés sur le site de la centrale nucléaire française de Fessenheim. Parfois même contre-productives, comme fin 2014, lorsqu'une vingtaine de militants se sont introduits illégalement sur le site archéologique de Nazca au Pérou pour y inscrire un message sensibilisant à l'impact du réchauffement climatique. Le gouvernement péruvien, ayant constaté *« de sérieux dégâts »*, a engagé des poursuites malgré les excuses de l'ONG pour *« l'offense morale »* causée.

Hannah Schlosser (DEGEAD 1)

Le Front National, l'extrême droite pour tous ?

Fondé en 1972 par le mouvement politique d'extrême droite Ordre nouveau et présidé successivement par Jean-Marie Le Pen (jusqu'en 2011) puis par sa fille Marine Le Pen, le FN est un parti populiste nationaliste d'extrême droite. Il a souvent été taxé d'antisémitisme et/ou de fascisme à cause de prises de position de son président historique et d'anciens membres venant d'organisations nationalistes souvent violentes (Groupe union défense, Bloc identitaire voire Waffen-SS pour l'un de ses fondateurs...). Loin d'avoir disparu, cet « underground » ultra-droitier se mélange depuis les années 2000 à des sympathisants issus des franges conservatrices du pays et aux classes les plus défavorisées. Une grande partie des souverainistes et des auto-proclamés « déçus » de la politique en France rallient un parti dont le populisme de plus en plus apparent depuis l'avènement de sa nouvelle présidente paie. En 2014, le FN « dédiabolisé » de Marine Le Pen avoisine les 34 % d'opinions favorables. Bien qu'il soit rallié par des transfuges de Les Républicains (ex-UMP) et des énarques comme Florian Philippot (ce dernier étant un ancien Dauphinois), le FN continue de faire du *« système politique UMPS »* et de *« l'oligarchie parisienne »* élitiste sa principale cible.

Charles Moulinier-Becher (L3 LISS)

Les Femen, emblème du « sextrémisme »

«Personne ne me soumet, personne ne me possède, je suis mon propre prophète ». Voici le message peint sur la poitrine de deux Femen ayant fait irruption au Salon musulman de la femme dans le Val-d'Oise en septembre 2015.

Provocatrices, guerrières, indécentes, les Femen font, depuis leur création en 2009 en Ukraine, couler beaucoup d'encre. Seins nus barrés d'un slogan, elles provoquent un impact visuel assurant une large médiatisation de leur combat. Du rejet du patriarcat, de la religion ou tout autre outil de domination masculine en passant par la lutte pour la laïcité et la démocratie, les Femen sont, de l'Europe de l'Est à la Tunisie, sur tous les fronts.

Mais ces adeptes du « sextrémisme » (un féminisme radical, volontairement provocateur mais non-violent) divisent au sein même de la sphère féministe. Les Femen vont-elles trop loin ? Leurs méthodes n'assurent-elles qu'un succès médiatique à un groupuscule au lieu de permettre des avancées sociales et politiques ?

Néanmoins, on ne peut enlever aux Femen la légitimité de leur combat, un avis sûrement partagé par quelques 300 activistes dans le monde et leur millier de sympathisants.

Julie Montaudouin (DEGEAD 2)

Le golf : un vrai sport ?

Sport de retraités, faux sport, sport de feignants : le golf essuie depuis toujours les mêmes critiques. Pourtant, il va faire sa réapparition aux Jeux Olympiques de Rio dans un peu plus de cinq mois. L'occasion de redorer le blason du golf en tant que sport à part entière.

Entendu au Café du commerce, dimanche dernier :

« C'est quoi ce sport ? D'ailleurs, est-ce qu'on peut vraiment parler d'un sport ? Un sport où les mecs passent leurs journées à taper dans une balle et où ils utilisent une petite bagnole pour aller la chercher. A la fin de la journée, ils n'ont même pas une goutte de sueur sur leur tee-shirt. – Les golfeurs pros gagnent des millions en plus ! Tiger Woods, celui qui a été mouillé dans un scandale à cause de son infidélité : lui, il s'en fait des thunes, en plus de se faire des meufs. – Je pourrais très bien faire la même chose. Ne me dis pas que c'est difficile de taper dans une balle avec un club ! J'ai déjà joué au mini-golf, donc je sais ce que c'est. »

65 millions de joueurs tout autour de la planète, dont plus de 25 millions aux États-Unis.

De façon caricaturale, voilà ce que l'on peut entendre lorsque l'on parle de golf. Alors, le golf, vrai sport ou pas ? Tout dépend de ce que l'on entend par *« sport »*. Selon la définition formelle, le sport est *« l'ensemble des disciplines sportives impliquant certaines règles et pratiquées par des amateurs ou des professionnels »*. Si l'on s'en tient à cette définition, le golf est bien évidemment un sport puisqu'il a des règles – codifiées en Écosse en 1754 – et des pratiquants, avec 65 millions de joueurs tout autour de la planète, dont plus de 25 millions aux États-Unis. Jusqu'ici, tout va bien. Mais ici, la dimension physique du sport est oubliée. Et c'est là que le bât blesse pour certains.

Un sport véritablement physique

A première vue, le golf ne fait pas appel aux qualités physiques des joueurs. Les golfeurs n'ont pas d'effort intense à fournir durant un tournoi, d'autant plus que les joueurs professionnels ne portent même pas le sac de clubs ; ils ont un assistant pour cela, appelé le caddy. Vu comme cela, les détracteurs du golf semblent avoir raison. Seulement, lorsque l'on y regarde d'un peu plus près, le golf nécessite en fait de gros efforts physiques. Contrairement à la légende urbaine, les voiturettes de golf sont proscrites pour les joueurs professionnels en compétition ; ils marchent donc en moyenne entre huit et dix kilomètres pendant un parcours standard, ce qui représente environ quatre heures de marche – sept en compétition –, qui plus est sur un terrain souvent accidenté. Pendant un parcours, les golfeurs dépensent 1 400 calories, l'équivalent de plus de deux heures de natation. Par ailleurs, la répétition du geste constitue en elle-même un effort. Lors du mouvement de balancier du *swing* – le mouvement du joueur pour frapper sa balle –, tout le haut du corps est sollicité : épaules, bras, abdomen, etc. Quant au bas du corps, il génère, au moment de l'impact, une puissance et une vitesse rarement atteintes dans d'autres disciplines. Ainsi, le golf nécessite une bonne condition physique, et les golfeurs professionnels ressemblent maintenant à de véritables athlètes : préparation physique minutieuse, régime alimentaire adapté, utilisation des nouvelles technologies, tout y passe pour avoir la meilleure performance possible le jour J.

Un sport où il faut avoir un mental d'acier

D'autre part, le golf est un véritable sport dans la mesure où le mental y joue un rôle prépondérant, à la manière d'autres sports comme le tennis, le football ou le biathlon. Pour certains spécialistes, l'aspect psychologique dans le golf est même plus important que l'aspect physique. Le golf est effectivement un sport qui demande, en comparaison avec beaucoup d'autres sports, plus d'efforts mentaux. Au golf, avant de jouer un coup, la balle est immobile. Des milliers de choses peuvent alors se bousculer dans la tête du golfeur : la peur de l'échec, le manque de confiance, la peur du regard des autres, etc. Un gros effort est nécessaire pour maîtriser toutes ces pensées et se concentrer sur la seule chose importante à ce moment-là : la frappe de balle. C'est pour cela que la plupart des golfeurs professionnels ont un préparateur mental, pour les aider à gérer leurs émotions sur le green. Mais il ne faut pas non plus négliger le rôle du caddy qui, en plus de porter le sac du joueur, a un rôle de conseiller et de support moral. Comme le disait le plus grand golfeur des années 1920, Bobby Jones : *« Le golf, ça se joue surtout sur un parcours de 25 centimètres : l'espace entre vos deux oreilles ! »*.

Julien Da Sois, L3 LISS

La naissance du volley français

Extrêmement populaire dans le monde entier, le volley-ball a du mal à faire parler de lui dans l'Hexagone. Si cette absence d'engouement était jusqu'alors regrettable, nous assistons aujourd'hui à une inversion de la tendance.

Le volley-ball est le cinquième sport le plus pratiqué et regardé au monde. Entre l'Asie, l'Europe, l'Amérique et l'Australie, pas moins d'un milliard de spectateurs suivent la discipline, pour 260 millions de pratiquants. Ces chiffres hallucinants placent le volley devant le basket-ball, le football américain ou encore le baseball.

▲ *L'équipe de France de volley-ball*

En France, la communauté volley compte 100 000 licenciés et un public restreint. Peu de gens semblent en effet s'intéresser à la discipline. On peut trouver plusieurs explications à cette situation.

Jusqu'il y a peu, la France n'avait pas de passif victorieux en ce qui concerne le volley-ball. Au palmarès, seulement une médaille d'argent au Mondial de 2002, une médaille d'argent en Ligue mondiale en 2006 et quelques médailles d'argent et de bronze lors de championnats d'Europe. Et c'est tout. Aucune médaille d'or internationale n'avait jamais été remportée par l'équipe de France masculine jusqu'à l'année dernière. Aussi, le volley manque de grandes figures charismatiques capables de l'incarner et de le personnifier. Zinédine Zidane, Tony Parker et Teddy Riner sont des figures qui ont su faire rayonner leur sport à échelle mondiale en excellant dans leur domaine.

Autre problème majeur du volley, les grandes rencontres ne sont que très peu médiatisées. Qui se souvient de la finale européenne France-Pologne de 2009 ? Pas grand monde malheureusement... A part peut-être les heureux téléspectateurs ayant à l'époque souscrit à Sport+, chaîne sportive du groupe Canal, qui avait alors retransmis l'événement. Outre la télévision, internet ne participe pas non plus positivement à la démocratisation du volley. Comme le souligne Europe 1, le site L'Equipe.fr ne consacre pas d'onglet dédié au volley en première page, nous forçant de ce fait à aller chercher dans la section « autres » pour suivre l'actualité dudit sport, réduisant ainsi grandement sa visibilité et son accessibilité.

La faute aux joueurs ?

Qu'est-ce qui fait la popularité d'un sport dans un pays ? L'héritage historique et géographique de l'Etat joue tout d'abord un rôle important. En fonction de son passé et de sa localisation, un Etat va avoir été plus ou moins bercé dans tel ou tel sport. Cela explique par exemple la popularité du rugby et du cricket dans les pays du Commonwealth. En France, le football, le rugby et le tennis ont une place prépondérante et, aux Etats-Unis, le football américain et le baseball dominent la scène sportive. L'histoire de la France n'a pas de réels liens avec le volley-ball. Mais c'était également le cas pour le basket et le handball ! Ces derniers sont aujourd'hui en pleine ascension et pèsent un poids toujours plus important dans le panier des sports collectifs. Pourquoi ? Tout simplement parce que les équipes font des performances, gagnent des titres. Il est naturellement beaucoup plus plaisant de suivre un sport lorsque l'équipe nationale que l'on supporte excelle. Le handball français a fait ses preuves et, en partant de rien, a su se construire une solide renommée qui le place aujourd'hui au-dessus du football en tant que catalyseur de fierté sportive nationale.

Aucune médaille d'or internationale n'avait jamais été remportée par l'équipe de France masculine jusqu'à l'année dernière.

L'intérêt que les médias et la population portent à un sport dépendrait donc en grande partie des performances réalisées ? Exactement. Et c'est justement ce que l'on commence à voir avec le volley.

Une médiatisation croissante

Le volley-ball jouit aujourd'hui d'une médiatisation croissante qui n'est pas étrangère aux performances de l'équipe masculine française. Tout a commencé en juillet 2015 lorsque, à la surprise générale, la France battit la Serbie 3-0 en finale de la Ligue mondiale : moment historique puisque le volley français remportait alors la première médaille d'or de son histoire. Dès lors, les médias français prirent véritablement conscience de l'existence de la discipline et commencèrent à s'y intéresser. Le public suivit.

Lancée sur une pente victorieuse, l'équipe de France s'imposa en octobre dernier en finale du championnat d'Europe face à une équipe slovène désemparée.

Suite à ces victoires, il fallait transformer l'essai. Tout le monde avait en tête le tournoi de qualification olympique pour les Jeux Olympiques 2016 de Rio, qui se déroula début janvier à Berlin. Mais après un tournoi proche de la perfection, la France s'inclina finalement en finale face aux champions olympiques russes.

Une déception, certes, mais l'espoir de faire briller le volley-ball français à l'internationale ne s'envole pas pour autant. Un second tournoi de qualification aura en effet lieu fin mai au Japon. Les performances prometteuses auxquelles on a pu assister à Berlin couplées au soutien grandissant des médias sont autant d'arguments qui nous permettent de croire que les Français seront au rendez-vous cet été pour décrocher, on l'espère, le titre olympique.

Charles Guion de Méritens,
L3 Economie Appliquée

◀ *Caricature par Patrick Cohen*

La tyrannie du buzz

« Despote conquérant, le progrès technique ne souffre pas l'arrêt. Tout ralentissement équivalant à un recul, l'humanité est condamnée au progrès à perpétuité. » (Alfred Sauvy)

Un bruit informationnel omniprésent qui teinte, oriente et forge nos perceptions et opinions. Comme la rumeur, on ne sait le contenir : c'est le buzz !

Au cours des 15 dernières années, le développement et la sophistication des techniques de communication ont eu pour effet d'accélérer le temps. C'est aujourd'hui l'idéologie de l'immédiateté, avec la chasse aux scoops et la concurrence exacerbée, qui régit la distribution de l'information. Conséquences, nos attentes, notre façon d'y accéder et de la consommer se sont transformées – sans parler de l'évolution du métier de journaliste, lequel paraît de nos jours davantage contrôleur que créateur de sources.

Notre opinion n'est plus personnelle mais bien superficielle. Et la multiplication des supports de diffusion médiatique semble encourager les internautes à livrer leurs propres opinions. Prenons l'exemple d'une quelconque information diffusée sur le net : disséminés stratégiquement, ce scoop, cette annonce ou encore, ces quelques mots échangés avec un *people* seront repris et enfleront. Buzz !

A force d'être repris en boucle et commenté sur les réseaux sociaux et blogs, un fait sera approuvé ou non : la polémique prendra forme. Mais ce mécanisme ne s'arrête pas aux « chroniques de chiens écrasés » et les croyances collectives en sont largement impactées. C'est l'opinion publique qui façonne le buzz.

Mais l'opinion publique, c'est quoi ?

Il s'agit d'un jugement, d'une évaluation, déterminant d'une manière instinctive ou réfléchie la valeur que revêt un état du monde pour un ensemble d'individus. Néanmoins, l'instantanéité que permettent les nouvelles technologies a fini de dissoudre la frontière qui prévalait jusqu'alors entre faits et commentaires. Et de nombreux médias ont d'ailleurs contribué à cette dissolution ; en cherchant à générer de l'audience et des revenus publicitaires sur le web, ils se sont prêtés au jeu des blogs et autres espaces contributifs.

Les destinataires de l'information, par l'instantanéité de la diffusion, prennent possession de l'information, se l'approprient, et en deviennent les véritables détenteurs.

Le poids buzz se fait plus important que celui de la vérité. Le spectateur se réfère maintenant à lui-même ; il croit ce qu'il entend et non plus ce qui est. Aucune information n'est épargnée et la déferlante de réactions dénature le fait.

Existe-t-il, pour autant, une frontière éthique ?

Car face à l'avalanche de retweets et commentaires, le lecteur honnête devrait faire appel à son sens moral, définissant une sorte d'ultime rempart et un motif d'indignation. Mais en possède-t-il vraiment ? Lorsqu'une bimbo de la téléréalité surfe sur la vague médiatique, trône au sommet du buzz, et que, dans un même temps, un génocide a lieu au Congo dans l'indifférence générale, le doute s'installe.

Entre les conditions de production et les conditions de diffusion, l'audience est là, ignorant le plateau et ses coulisses. Inlassablement, quasi mécaniquement, devant son poste de télévision. Entre débats vraiment faux et faussement vrais, la collusion entre pouvoirs politiques, médiatiques et économiques ne se fait que plus flagrante.

La concurrence temporelle et la chasse aux scoops ne peuvent rien produire, sinon du « *fast-thinking* », « *fast-food culturel* », comme l'écrivait Pierre Bourdieu dans son ouvrage *Sur la Télévision*. La corrélation ne peut-être que négative entre la vitesse et la complexité, nuance et richesse de l'information.

Il est indéniable que les médias ont démocratisé les débats politiques et l'accès à la culture. Mais à quel prix ? L'instant de gloire, éphémère, sans cesse recherché, cultivé, est devenu la norme sur les réseaux sociaux et autres médias.

C'est finalement la bêtise et le dérapage qui retiennent le plus l'attention, davantage vendeurs, sexys, qu'une réflexion construite et aboutie. Évidemment... Plus simple de collecter des likes grâce à une vidéo ou une photo qu'avec un livre ou une belle formule. J'avais oublié : réfléchir c'est compliqué. Alors que la téléréalité, elle, s'absorbe passivement.

Et en plus, c'est *rigolo*...

Samuel Abettan, DEGEAD 1

Et si la dénazification pouvait nous aider à combattre Daesh?

En ce début de l'année 2016, une rétrospective sur certains évènements de 2015 semble opportune. Les médias furent aisément focalisés sur l'État Islamique et sa progression au Moyen-Orient. Ont pullulé les analyses visant à établir une stratégie commune entre grandes puissances (principalement celles du G8) pour vaincre ces fanatiques religieux. Réussira-t-on à le mettre hors-jeu une bonne fois pour toutes ? Réponse dans les lignes qui suivent.

L'Histoire militaire peut nous apporter des éléments-clés pour comprendre comment une stratégie commune peut être élaborée en s'inspirant de ce qui a déjà eu lieu. Le futur étant incertain, le passé, en revanche, a une probabilité d'occurrence de 100% et donc un contexte similaire peut déboucher sur des conséquences semblables.

Ici, la Deuxième Guerre Mondiale sera mise en lumière pour la comparer au conflit actuel avec Daesh (l'État Islamique en arabe). Pourquoi ? Eh bien, ces conflits bien que distincts sur de nombreux points rassemblent néanmoins quelques similitudes qui peuvent permettre d'apporter des éléments pour une solution militaire et post-guerre. Les points communs entre le régime hitlérien et Daesh doivent être précisés.

Deux régimes avec une idéologie fanatique à la différence près que le premier s'exempte de toute pratique religieuse tandis que le deuxième repose exclusivement sur une interprétation radicale du Coran. En revanche, les méthodes barbares employées dans leurs luttes respectives sont sensiblement les mêmes (exécution des opposants politiques et idéologiques, propagande vantant la suprématie de leurs régimes, éloge de la guerre, volonté de conquérir le monde, embrigadement des jeunes via une éducation orientée...) ; les idées ne manquent pas lorsque l'on est déterminé à régner sur le monde. Mais alors : que faire face à des islamo-fanatiques ?

Premièrement, la défaite militaire est la clef. Une condition nécessaire mais pas suffisante pour la mise à mort de l'idéologie islamiste. Sur le plan tactique, l'État Islamique possède une armée régulière, faite de soldats entraînés, en uniforme et avec un équipement performant. Pour la vaincre, les bombardements n'y suffiront pas, il faudra envoyer des troupes au sol. Une fois cette condition remplie vient la deuxième phase, celle de la dé-islamisation (ou, tout du moins, celle qui enlèvera des mœurs l'interprétation drastique du Coran prônée par Daesh). Cette étape consistera à stopper le processus de radicalisation et à retirer de l'esprit du peuple les idées véhiculées par les membres de Daesh. Comme un air de déjà vu si on la compare à l'Allemagne de 1945 qui, juste après la victoire des alliés, entame sa dénazification. Durant ce processus qui s'étendit sur de longues années, sa réalisation fut inégale sur le territoire allemand découpé en quatre zones.

Par quels moyens ? Par ceux déjà utilisés par l'Allemagne d'après-guerre : les programmes scolaires furent changés, les institutions publiques débarrassées de ceux ayant eu un lien avec le régime, les ex-nazis jugés et condamnés pour leur crimes, le salut hitlérien interdit et tout signe visible du régime enlevé. À cela se sont ajoutées les évolutions juridiques pour tendre vers un état plus démocratique (en Allemagne de l'Ouest). Outre les changements politiques, des investissements massifs eurent lieu pour relancer l'appareil industriel allemand (qui se hisse aujourd'hui en première position européenne). Ces actions furent scrupuleusement préparées par les Alliés occupant l'Allemagne et permirent de sortir le pays relativement rapidement d'un état catastrophique causé par la guerre. Les réformes économiques furent placées en priorité pour réduire le chômage et reconstruire les infrastructures nécessaires à la vie du peuple. Les évolutions morales et juridiques se sont faites plus sur la durée et ont même parfois tardé à venir (en zone américaine, il faudra attendre les procès de Francfort de 1963 pour voir un véritable tournant dans la traque des ex-nazis).

Un système similaire pourrait être imaginé après une victoire militaire contre Daesh. Il faudrait une occupation temporaire de la Coalition pour éviter que la guerre ne laisse le pays détruit et sans espoir d'un développement stable et durable. À l'image de l'Allemagne de 2016, les défis seront nombreux, la dé-islamisation prendra un temps certain mais l'Histoire nous montre une voie envisageable qui se base sur une expérience acquise par les Alliés d'après-guerre. Un processus qui a permis la construction d'un pays fort économiquement qui a su se baser sur ses erreurs pour évoluer et juger les responsables du régime hitlérien.

En tout cas, c'est une guerre raisonnée qu'il nous faut entreprendre. Une stratégie militaire réfléchie et organisée avec la mobilisation des appareils politiques démocratiques pour se reconvertir rapidement une fois la phase militaire terminée. Et après la guerre, quelle réorganisation du pays sera adéquate ? Difficile de répondre succinctement. Veillons simplement à ce que cette victoire sur Daesh ne soit pas le futur théâtre d'un duel entre deux superpuissances, à l'image de celui que le monde a connu après la Seconde Guerre Mondiale.

On dit souvent que l'Histoire ne repasse jamais les plats. Espérons qu'il en soit de même pour l'après-Daesh.

Olivier Pasquier, M1 EIF

Where do the ducks go in the winter ?

Alors que je me rendais au domicile de J.D. Salinger, écrivain on ne peut plus difficile à contacter dont j'espérais un entretien, je fis sur la route la rencontre d'un adolescent singulier.

« You know those ducks in that lagoon right near Central Park South ? That little lake ? By any chance, do you happen to know where they go, the ducks, when it gets all frozen over ? Do you happen to know, by any chance ? »

Il m'a demandé ça soudainement. Je marchais sur ce long chemin de terre qui mène à la bicoque de Salinger enfouie dans les bois enneigés. Il faisait plutôt froid, et les mains tremblantes, dans les poches de son blouson, en étaient la preuve. Quelle drôle de question, franchement.

« I mean does somebody come around in a truck or something and take them away, or do they fly away by themselves – go south or something ? »

Je ne savais pas quoi répondre, évidemment. Que voulez-vous répondre à une question comme celle-ci.

« People never notice anything. I don't exactly know what I mean by that, but I mean it. »

Si lui-même ne savait pas s'expliquer… Mais, qui sait, peut-être qu'ils vont dans le Sud, les canards. Je lui avouais ne jamais avoir fait attention à leurs préférences touristiques, même si je m'interrogeais sur leur absence en hiver.

« It's funny. People never think anything is anything really. I'm getting goddam sick of it. »

Et bien, ce n'était pas en me plongeant dans l'incompréhension de la question qu'il aurait sa réponse… Je ne voyais pas ce qu'il y avait de vraiment drôle non plus.

« That's the whole trouble. When you're feeling very depressed, you can't even think. »

Pas d'inquiétude, j'étais capable de réfléchir. Cela dit, si quelque chose devait m'en empêcher ce serait peut-être ce froid glacial ! Pour changer de sujet – celui-ci devenait embarrassant – je lui demandais s'il connaissait à tout hasard l'écrivain reclus, Salinger, et s'il aimait lire.

« I'm quite illiterate, but I read a lot. »

Au-delà d'un certain paradoxe contenu dans la réponse, c'était surtout son incongruité qui me frappait. S'il pouvait me donner de plus amples informations…

« What really knocks me out is a book that, when you're all done reading it, you wish the author that wrote it was a terrific friend of yours and you could call him up on the phone whenever you felt like it. That doesn't happen much, though. »

Tout à fait d'accord ! D'ailleurs si ce cher Salinger pouvait répondre à mes coups de fil cela me rendrait grand service ! J'avais adoré son livre mais il m'était tout simplement impossible de l'avoir au téléphone !

« I like it when somebody gets excited about something. It's nice. »

Rectification : je n'étais pas excité, non. J'avais froid et j'étais perdu dans cette forêt ! De bonnes raisons pour montrer un peu d'agacement, non ?

« It's really too bad that so much crumby stuff is a lot of fun sometimes. »

Oui, je trouvais moi aussi très amusant de parcourir la forêt à la recherche d'un écrivain reclus qui s'était coupé du monde des hommes. Le côté champêtre, je suppose. Je lui demandais s'il pouvait m'indiquer le chemin et si Salinger m'ouvrirait la porte une fois arrivé.

« It's such a stupid question, in my opinion. I mean, how do you know what you're going to do till you do it? The answer is, you don't. »

« That killed me » comme aurait dit l'autre type de L'Attrape-coeurs. Je laissais le gamin à ses « goddam » et ses questions sans réponses. Quarante ans sans aucune apparition publique ? Nous verrons bien, Salinger.

Alexandre Côte
L3 MIAGE

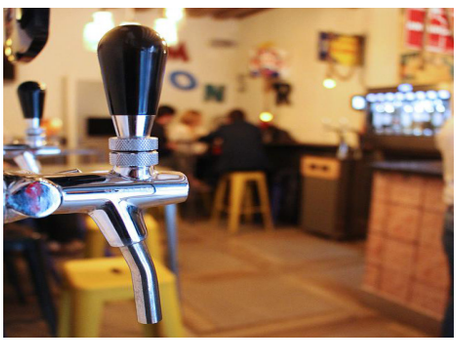
The Catcher in the Rye, en français *L'Attrape-cœurs*, est un roman de J.D. Salinger publié en 1951 dont la popularité et la force symbolique ont fait un classique de la littérature américaine. Le dialogue fictif de cet article se tient avec Holden Caufield qui en est le héros, et dont les phrases sont des extraits du texte.

PARIS CI
LE GUIDE CAPITAL

À chaque numéro, La Plume invite PARIS-CI à vous présenter ses bons plans Bars, restos, sorties ; suivez le guide !

Monsieur Le Zinc

13 rue Monsieur le Prince 75006 Paris



Quel amateur de bière ou de vin n'a jamais rêvé d'arriver dans un bar et de goûter tous les breuvages proposés ? Probablement vous, c'est pourquoi Monsieur Zinc est pour vous.

Ce bar au concept novateur vous accueille dans une ambiance chaleureuse, sans pour autant faire chauffer votre porte-monnaie, ses prix sont plus qu'abordables au vu du quartier. Le principe est simple : en arrivant, vous chargez le montant de votre choix sur une carte magnétique qui vous ouvre alors les portes des bières et vins variés qui raviront votre palet... Armé de la fameuse carte, on parcourt ce petit bar à la déco rappelant une station service des années 60, afin de choisir le breuvage qui nous correspond. À la manière d'une pompe à essence, le compteur défile pour voir quelle quantité vous allez ingurgiter. Vous pourrez alors vous asseoir en compagnie de vos amis, dans une ambiance conviviale, pour absorber votre carburant, accompagné de planches de charcuterie et/ou de fromage « franco-espagnol(e) » pour les plus gourmands d'entre vous.

Monsieur le Zinc : le bar où les fins gourmets et les assoiffés de bière se mettent d'accord sur une chose : « on n'est jamais mieux servi que par soi-même ! »

La Brigade

À retrouver sur http://la-brigade.fr/

Si vous êtes de vrais viandards, n'hésitez plus, on a trouvé l'endroit qu'il vous faut !

Les menus de la Brigade sont composés d'une viande, ou deux, ou d'une double-portion (soit une barquette remplie aux trois quarts de viande), accompagnée(s) de frites dorées comme on aime. Au choix : magret de canard (aussi bon que celui de mamie), onglet de bœuf, ou bien filet de poulet pané. Tout est fait maison, devant tes yeux. La Brigade, spécialisée dans les viandes dites « slicées », te présente ton morceau de viande coupé en fines tranches : pratique pour du à-emporter. Reste à choisir une sauce : entre roquefort/miel, cacahuètes/curry, normande, échalotes confites... À toi de faire ton choix ! La Brigade propose aussi plusieurs extras pour les desserts : tiramisu Oréo et framboises, fondant au chocolat et caramel, banoffee...

Le concept de la Brigade ? Mêler tradition, modernité, fraîcheur et amour du fait-maison. On aime, on fonce !

Paris-Ci

8					5			4
	3				4	6		
2		6			7			
				2			4	
		1	9		6	8		
	5			4				
			4			1		8
		9	3				2	
6			5					7

1		3	8	6			9	
			3	9			4	
6						5		
	7	8					6	
				4				
	3					1	5	
		6						7
	1			3	6			
	2			1	4	6		9

6		8	5			7		
	2		7				9	
	5							
		6		1				8
8			6		2			9
4				7		6		
							3	
	1				6		4	
		5			9	1		2

Concours de nouvelles de l'Université Paris-Dauphine

2ème édition

"Vous avez trois heures..."

Un jury de journalistes et d'écrivains
Des enceintes Bose et de nombreux prix à gagner

Envoyez vos textes du 22 février au 20 mars

Plus d'informations sur laplumedauphine.fr